

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 41 (1903)
Heft: 41

Artikel: Chez l'ami Jules
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-200504>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La grappe de raisins¹.

Une belle grappe aux grains d'or,
En plein soleil, c'est un sourire;
C'est un poème pour la lyre,
Une belle grappe aux grains d'or.
C'est l'espérance et le délice
Pour la grive arrivant du Nord.
Une belle grappe aux grains d'or,
En plein soleil, c'est un sourire.

Dans une fine et blanche main,
C'est le plus beau tableau du monde,
Une grappe vermeille ou blonde,
Dans une fine et blanche main.
Sous le soleil, moins pure est l'onde,
Moins charmants sont lys et jasmin.
Dans une fine et blanche main,
C'est le plus beau tableau du monde.
Entre deux lèvres de satin,
Coupe d'émail et d'écarlate,
Lorsque le grain juteux éclate,
Entre deux lèvres de satin,
On voit un corail, une agate,
Une rose humide au matin,
Entre deux lèvres de satin,
Coupe d'émail et d'écarlate.

PAUL KETTERER.

Tout le monde descend. — En montagne.
Le cocher arrête sa voiture et se tournant vers les voyageurs :

— Le chemin n'est plus praticable à partir d'ici que pour les mules et les ânes : je prierai donc ces messieurs et dames de continuer leur route à pied.

Secret de jeune fille. — Oh ! Edgard, que c'est délicieux d'être fiancée en secret, sans que personne ne s'en doute !... Toutes mes amies me jaloussent pour cela.

« Au Cheval pommelé. »

J'étais en voyage. Surpris par la pluie, je fus obligé de m'arrêter dans un petit village de notre beau canton de Vaud — je ne le trouvais pas très beau ce jour-là, par exemple ! — En attendant que prit fin une formidable averse, j'entrai « Au Cheval pommelé », l'unique et modeste pinte de l'endroit. C'était un samedi, vers dix heures du soir. Autour des quatre tables de la salle à boire, quelques paysans jouaient aux cartes ou devisaient, en dégustant à petits coups le vin du cru, tandis que l'aubergiste, le père Jean, était occupé à lire la *Revue*.

Il y avait là, à ce que m'apprit la conversation, le syndic Jacques et deux municipaux occupant la grande table ; puis, dans un coin, le vieux Samuel, dit Sami ; le boursier Daniel à la Veuve ; Pierre à Tambou et deux ou trois autres.

Tout à coup, Jean, le lecteur, se mit à dire : « Ecoutez-vous, vous autres, y paraît qui vont supprimer les receveurs ! »

LE BOURSIER. — Que me dites-vous là ?

SAM. — Te bombarde laquelle !

JEAN. — C'est comme je vous le dis. C'est un de Murat qui a lancé l'affaire, à ce qui paraît.

LE SYNDIC. — Ça m'étonne que ce soie pas encore ces enrages de socialistes....

JEAN (*lisant*). — Oh ! pardine, y en a un, vous savez, Rapin, de par Lausanne....

LE SYNDIC. — Y me semblait bien !

SAM. — En tout cas, ce serait une rude bonne chose.... Depuis le temps qui nous succètent notre argent avec leurs impôts.... Si on peut exploiter le pauvre monde de c'te manière, quand nous autres on peut pas seulement placer ce qu'on a mis de côté au quatre, même au trois et demi.... C'est toutou

¹ Extrait de *Voix et brises*, de Paul Ketterer, poète et conférencier, élève de l'Asile des aveugles de Lausanne ; recueil de gracieuses poésies, parues à Lausanne en 1901.

plus pi !... Les receveurs, c'est des encoublés !

LE BOURSIER. — Tout ça, c'est des gandoises ! Ce n'est pas encô fait, votre suppression... Il en faut des receveurs... Une supposition.... Je suis receveur, moi ; vous me suivez bien ?... Je suis receveur... Eh bien, une supposition. Vous me supprimez....

PIERRE à TAMBOU. — Caise-tè, Daniet ! On voit bien que tu es un tire-sous, toi aussi !...

LE BOURSIER. — Une supposition.... Je suis receveur. Vous ne me voulez plus. Eh bien ! (*Il frappe du poing sur la table.*) Nom de nom ! qui est-ce qui paierait les dépenses de la commune ?...

SAMI. — Et moi, je vous dis qu'y a longtemps qu'on aurait dû les supprimer... et pi les boursiers aussi... et les envoyer où sont les baillis de Berne et les vieilles almaniques !... Alôo on serait heureux.... Mais c'est pas encô fait. C'est toujou le petit qui sera tondu.... Les gros se tiennent bien les uns les autres et les receveurs ne sont pas encô loin de dernier leur caisse...

LE SYNDIC. — Taisez-vous ! Vous parlez tous pour ne rien dire.... Laissez faire le Grand Conset... Si on les supprime, y n'auront en tout cas rien à repiper.

UN MUNICIPAL. — Ça, c'est bien dit... Ça fait que voilà !...

SAMI (*A l'aubergiste*). — Jean, va me tirer encô un demi de Reverolle... (*Jean s'en va et reparaît bientôt ; il reprend sa lecture.*) Et pi, qu'ont-y fait d'autre, nos députés ? Relis-voi après ton journal.

JEAN. — On parle de la réélection des ministres.

SAMI. — Qu'est-ce que ça peut bien vouloir être encô ?

PIERRE. — C'est pas bien malin à comprendre. On veut purement et simplement faire de temps à autre un vote pou les renommer. Ainsi, au bout d'un paï d'années, ceusses qui seront pas contents de leur ministre, ils l'enverront promener.

SAMI. — Eh bien, je sais pas, mais c'est pas tant juste.

PIERRE. — Et pourquoi pas ? On renomme bien les municipaux ! Finalement, si on en a un mauvais, pourquoi serait-on d'obligé de le garder jusqu'aux « Cassandres » grecques ? On n'est pas marié ensemble finallement... Les pasteurs ? y savent pas ce qui leur pend au nez !...

JEAN. — Et pi qu'on devrait renommer aussi les régents !

PIERRE. — Tu as raison, prenez les uns, prenez les autres, c'est tout ma mère m'a fait... y en a pas un de sorte !

SAMI. — Pourtant voilà... le nôtre, on peut pourtant pas dire qui soie mauvais. Y se trouverait ainsi à l'affront et dans la langue du monde...

DANIEL. — C'est vrai que c'est un bien joli homme.

SAMI. — On ne pourrait pourtant pas le flanquer là avec cette secouée de bouëbes qu'il a.

PIERRE. — Eh bien, moi je vous dis que les ministres ne sont pas tant à plaindre... Ainsi le nôtre a toute la cure pour lui... on y aurait de la place pour y réduire un domaine de trente poses au bas mot, et puis, le verger qui s'y ont ramassé, l'automne d'y a deux ans, une écrasée de pommes !... Les pasteurs n'ont ni peine, ni soucis. Que font-y les jus su semaine, pendant que nous autres on est à la raveur du solet ?

SAMI. — Vous avez beau dire, je voterai jamais contre notre ministre ; y fait bon le 'voir ! Y ne ferait pas de mal à un chat. »

* * *

Le temps s'étant éclairci, je pus continuer ma route, et je laissai, bien malgré moi, le vieux Sami et ses contradicteurs à continuer

leur discussion. Je suppose qu'elle se prolongea fort avant dans la nuit.

E.-C. THOU.

L'ère nouvelle.

« Le jour viendra, il faut l'espérer, où les besoins de l'esprit et du cœur, plus vivement sentis par tous, réclameront une satisfaction régulière et large dans notre vie publique. Quand la phase de rénovation que traversent si dououreusement nos pauvres sociétés sera franchie, quand les bases de l'ordre nouveau auquel aspire le monde moderne seront trouvées et posées, on comprendra mieux sans doute que, concentrer toute son énergie dans les luttes du forum ou dans celles de la Bourse ou du comptoir, ce n'est pas vivre, car c'est vouer à l'inaction les plus belles facultés de notre être et méconnaître les plus pures joissances de la vie humaine. Honneur aux peuples qui, les premiers, comprendront cela ; ils offriront aux autres le spectacle et le modèle de la véritable civilisation.

La presse quotidienne peut beaucoup pour aider au triomphe. Il lui appartient au premier chef de signaler à l'attention, d'encourager et de soutenir, de vulgariser et d'apprécier tout généreux effort, d'aviver le feu sacré de l'enthousiasme, de se faire à la fois l'avocat du talent devant l'opinion publique et l'interprète de l'opinion publique à l'égard des produits du talent. Si ce grand et noble devoir est rempli sans défaillance, avec dignité et impartialité, l'indifférence et la routine perdront peu à peu du terrain, les jouissances sociales s'accroîtront de tout ce que l'émulation ajoutera au désir de bien faire. »

Ces judicieuses réflexions, empruntées au *Petit journal suisse* de 1865, sont-elles bien la règle de conduite de la presse contemporaine ?

Chez l'ami Jules. — Deux riches touristes d'Allemagne, vêtus très simplement, s'en vont de Bière au Brassus, le sac au dos. Sur la route du Marchairuz, ils rencontrent un brave cantonnier.

— Est-il une auberche sur la cime du col ? lui demandent-ils.

— Oué, oué.

— Et qu'est-ce que nous pouvons aoir dans cette auberche ?

Le cantonnier se méprenant sur la condition de ses interlocuteurs : « Oh ! l'ami Jules vous donnera bien une assiettée de soupe et peut-être une pièce de dix centimes à chacun. »

Le mari timide. — L'autre soir, au Kurzaal de Lausanne, pendant la représentation de la belle Otero. Un spectateur à son voisin :

— Je ne vois rien du tout ; vous seriez bien aimable de prier votre dame d'ôter son chapeau.

— Je préférerais que vous le lui demandiez vous-même ; pour moi, je ne m'en sens pas le courage.

Robâ pè on caion.

On crouïo gailla, qu'avâi robâ on caion à la faire dè M***, désâi aô dzudzo :

— Ma fâi, monsu lo dzudzo, vo lo deri tot franc : i'é trovâ lo caion qu'avâi rontu l'étatze, et quand l'é z'u rattrapâ, n'a pas été quiesction, l'irè fort qu'on diâstro, peinsâdè, on caion dè trei ceint ; et l'a tant teri que dè sein lo pas que i'en é éta lo maître. D'ailleu clliau que m'ant eimpougnî lo pouant dere, se l'é mè que i'enmenâvo lo caion, et se n'e pas petou lo caion que m'enmenâvè.